

Commentaires

Number 25, September–October–November 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20596ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

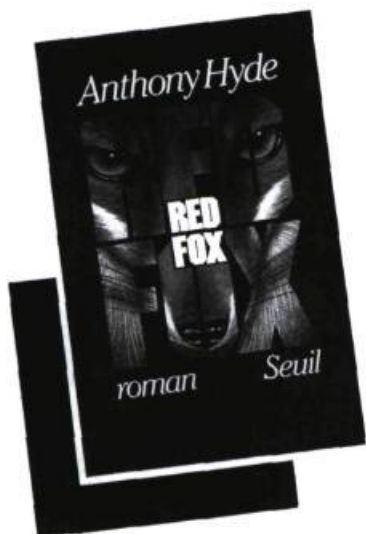
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (25), 74–75.



RED FOX

Anthony Hyde
Seuil, 1986; 19,95 \$

Red Fox... Pourquoi pas *Le renard rouge*? Il me semble que ça n'aurait fait de mal à personne... Enfin, je suppose que les éditions du Seuil n'avaient pas de traducteur compétent sous la main... À moins que, puisque l'auteur est canadien-anglais, l'on ait voulu faire du bilinguisme outre-atlantique?

Cela dit, *Le renard rouge* est un excellent roman d'espionnage et l'on a eu raison de le comparer avantageusement à du Ludlum. Cela commence ainsi: «J'allais apprendre que tous les vrais secrets sont enterrés et que seuls des fantômes disent la vérité. Il est donc à propos que même pour moi tout ait commencé dans un cimetière, au milieu de mystères, de souvenirs et de mensonges». C'est bien ce que les 400 pages qui suivent vont illustrer.

Robert Thorne est un journaliste à la retraite qui laisse tranquillement couler les heures à Charlottesville en Virginie. May Brightman, son ex-fiancée dans la quarantaine, entre en contact avec lui parce que son père adoptif, un importateur de fourrures millionnaire, vient de disparaître sans laisser de traces. Son propre père étant mort dans des circonstances dramatiques et restées obscures, Thorne part en chasse. Des agents de la CIA et du KGB

seront naturellement de la partie, qui se jouera de Toronto à Halifax, de Détroit à Windsor, de Paris à Léningrad.

Hyde conduit l'action à l'américaine, c'est-à-dire tambour battant. Il n'a toutefois pas oublié de procéder à d'intéressantes analyses de caractère. Certains diraient donc que *Le renard rouge* est un bon roman tout court...

Martial Bouchard

LA SOLITUDE EST UN CERCUEIL DE VERRE

Ray Bradbury
Denoël, 1986; 22,95 \$

De Bradbury, on s'attendait à une œuvre de science-fiction. Surprise! la jaquette nous annonce un polar. Puis à la lecture, on comprend que même cette étiquette est trompeuse.

Lieu et temps de l'action: ville de Venice (Californie), années 50. L'histoire s'ouvre sur un meurtre, mais est-ce bien un meurtre? L'inspecteur Crumley, écrivain en herbe et principal interlocuteur du protagoniste, ne le croit pas. Et les morts suivantes posséderont toutes le même caractère incertain. Les victimes? Des êtres démesurés, magnifiques, mais surtout solitaires et promis à la démolition comme la ville qui les abrite. Le narrateur-enquêteur craint d'être le prochain sur la liste. Car notre héros n'a rien d'un Sam Spade, c'est un écrivain qui vend ses textes à des magazines populaires. On le surnomme le Fou, ou le Martien, ou Buck Rogers parce que ses intrigues sentent bon le parfum des étoiles, *vous me reconnaissez?* Lui aussi est épié par une ombre puante la mort qui rôde la nuit sur le seuil des maisons et qui, dans un tram désert, lui avait soufflé la phrase-leitmotiv qui donne son titre au roman.

Construit comme un polar, ce récit est ponctué du fantastique cher à l'auteur. Il constitue, en fait, une sorte d'autobiographie fictive, méta-



phorique. Bradbury y raconte, avec tendresse et humour, comment il a choisi un jour d'écarter les spectres de la solitude, de la tristesse et du déclin: «Je vais être heureux (...). Je vais écrire de fous bons livres et on m'aimera (...). Je vivrai éternellement.»

Une œuvre prenante, belle, solidaire. À mon avis, le meilleur texte de Bradbury à ce jour.

Denis Côté



PROGRAMMEURS À GAGES

Jacques Bissonnette
VLB, 1986; 14,95 \$

L'informatique-fiction est à la

mode; il faut donc s'attendre à tout, le propre de ce phénomène éphémère étant de générer le meilleur comme le pire. Ici, un expert informaticien est chargé de découvrir une fuite de données chez un client dont les activités se révèlent des plus illégales.

Ça aurait été le point de départ d'un bon polar; malheureusement, il s'agit du corps de l'intrigue. À l'arrière-plan, des résidus de romans policiers mal assimilés: quelques jolies femmes, des fiers-à-bras, des menaces, un enlèvement... On n'arrive tout simplement pas à croire que le métier d'informaticien soit devenu si dangereux.

Par déformation professionnelle peut-être, l'auteur, expert en sécurité informatique, s'adresse à son lecteur comme à un ordinateur, par phrases très simples, lui expliquant l'histoire de long en large sans omettre le moindre détail et sans y projeter l'ombre d'une émotion.

Rien pour retenir l'attention; une lecture fastidieuse qu'on abandonnerait rapidement n'était l'unique élément de suspense, la question que l'on se pose sans arrêt: combien d'erreurs de typographie à la page suivante?

Gloria Kearns

J'AURAI LA PEAU DE SALVADOR

André Hélène
10/18 n° 1751, 1986; 7,50 \$

L'introduction nous prévient, la production de André Hélène est assez inégale. Espérons que *J'aurai la peau de Salvador* soit le creux de la vague.

Le titre laisse déjà présager le petit roman de gare peuplé de gros bandits machos. Eh bien, c'est gagné! De virils Espagnols qui ne cessent de se traiter de *maricon*, des filles qu'on baise ou qu'on humilie, le tout sur un vague fond de guerre civile, prétexte à toutes les violences.

Salvador a doublé son associé dans un gros coup et lui



a de plus volé sa *poupée*. Il devra payer. Le style assez peu invitant nous traîne tant bien que mal dans cette histoire de vengeance où la mort est aussi naturelle que la vulgarité des personnages. En cela, il est étonnant que les éditeurs comparent Hélène à Léo Malet dont la plupart des ouvrages sont d'une indéniable qualité d'écriture et chez qui on ne retrouve jamais cette vulgarité propre aux *vrais hommes* d'une certaine catégorie de romans.

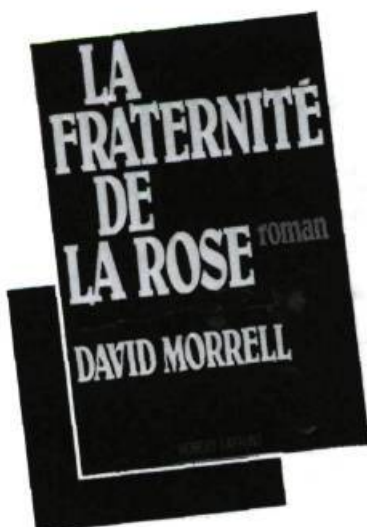
J'aurai la peau de Salvador, publié pour la première fois en 1949, n'a plus aujourd'hui qu'une valeur de document pour le chercheur ou l'amateur acharné.

Gloria Kearns

Un ami du Président est tué dans une explosion. Eliot envoie Saul se cacher à Atlantic City, ce qui va contre les règles, car il peut facilement s'y faire découvrir, ce qui en effet ne tarde pas à se produire. Formé depuis toujours à l'obéissance, Saul commence cependant à se poser des questions. Il n'est pas le seul, car Chris, son «frère», mandaté pour le retrouver, voit aussi sa vie en danger. Il y a aussi Erika, espionne de premier rang, qui semble pourchassée par les as du Mossad, le réseau d'espionnage israélien, le meilleur au monde. Eliot semble suivre une logique qui n'a rien à voir avec la CIA, ni avec le KGB, ni avec n'importe quel réseau connu. De part et d'autre, la chasse est engagée...

c'est comment on peut traverser les années en vivant ainsi et surtout comment on peut *en arriver* à vivre ainsi. Dans son livre au style limpide, Morrell distille petit à petit les motifs de ses protagonistes, et, naturellement imbriqués dans l'intrigue, ces motifs sont en eux-mêmes aussi (sinon plus) intéressants que l'histoire elle-même. Sur ce point, le chapitre intitulé «L'éducation classique d'un opérateur» est tout à fait inoubliable. Mais même sous la torture je n'en dévoilerai rien. Votre seule chance: une piqûre d'amytal sodique, car dans cet univers sophistiqué, la torture est dépassée depuis longtemps...

Martial Bouchard



LA FRATERNITÉ DE LA ROSE

David Morrell

Robert Laffont, 1986; 15,95\$

Saul fait partie de la crème de la CIA. Il est chargé d'une mission pourrie par son «père» Eliot. Des milliardaires du pétrole se réunissent en un endroit secret pour influencer les relations américano-arabo-israéliennes, en fait pour que les États-Unis diminuent leur aide aux Israéliens afin que les Arabes vendent leur pétrole moins cher.

La réussite de ce brillant roman d'espionnage tient toute dans sa *vraisemblance psychologique*. Comme dans les romans de Ludlum, *La fraternité de la Rose* est peuplé d'êtres d'exception qui se débattent dans des situations d'exception. Les protagonistes rivalisent en endurance, en astuce et en habileté au combat. La toile d'araignée qui les enserme est complexe et subtile. Pour le plus grand plaisir du lecteur, elle se réfère constamment à l'Histoire actuelle ou récente. Or, ce que le lecteur ne comprend pas toujours, dans ce genre de roman,

